

...somes plus heureux. Eh bien l'oublié tout, et tu le veux, et je ne te demande plus cela que de rompre avec ton amie, Mme Darcy. Sa conduite, plus légère, t'en fait un devoir.

Victorine qui s'était émue à la fin du discours de son mari, ressuscita cette dernière pensée. — Emma ! une amie d'enfance, n'espère pas que je me sépare jamais d'elle. Vous voulez m'ôter de toutes mes affections pour ma dompteur plus complètement, vous n'y parviendrez pas.

—Victorine, j'ai tout essayé pour vous faire comprendre que je ne voulais que voir l'oublier maintenant. Pensez et je défends. Pensez que nous renonciez à cette vie agitée qui compromet votre santé, et je vous défends de voir Mme Darcy.

—Elle vient ce soir me chercher pour aller au bal.

—Vous n'irez pas.

—Pirai.

—Victorine...

—Pirai, monsieur.

—Nous ne pouvons vivre ainsi, Songez que mon autorité négligée...

—Vous avez raison, et je ne vois qu'une séparation...

—Une séparation... oh ! quel mot prononcez-vous ! Je ne puis pas ôser, mais, vous Victorine ! vous... Le mal est plus grand que je ne croyais... Vous répondez tout à fait, c'est terrible parole... on en effectue, tout sera fini entre nous... Maintenant je vous laisse ma liberté, et vous allez à ce bal, vous aurez prononcé notre séparation.

Eugène écrit plus profondément ému qu'il ne le laisse paraître ; mais, au tremblement de sa voix, Victorine a compris tout le mal qu'elle venait de lui faire. La jeune femme, que de nouvelles conseils égarèrent, n'avait été que légère, et son cœur était resté pur. Au fond, elle aimait toujours son mari ; mais Emma lui avait si souvent répété qu'elle devait divorcer, que tous les matins au réveil une fatale tendresse à la tyrannie que s'établissait dans la première aurore d'un mariage qu'on devait essuyer son autorité, sous peine de la perdre pour jamais ; elle lui avait dit si souvent qu'une jolie femme devait régner et qu'à son âge tout était permis ; elle lui avait tant répété ces choses que Victorine s'était peu à peu laissée conquérir. Mais lorsqu'elle vit le terrible résultat de cette révolte contre ses devoirs, elle eut peur. D'abord elle pleura ; elle répéta vingt fois qu'elle était la plus malheureuse des femmes, et enfin elle se décida à ne point aller au bal.

Le soir, à onze heures, Emma Darcy entra chez elle.

—Comment ! tu n'iras pas encore habillée... tu es ce que tu es ? Tu pleures !

—Oh ! ce n'est rien... une migraine... Je ne t'accompagnerai pas ce soir.

—Y penses-tu ? un bal masqué à l'Opéra ! toi qui n'as jamais vu ! Et pourtant, quel plus poignant que d'être, inconnue, au milieu de toute cette foule inconnue ; de surprendre des secrets, de se servir de ceux qui nous possèdent pour intriguer des amis, des amis, des connaissances ; et qui de plus délicieux que d'inspirer ces passions, de commencer des intrigues, dont le plus grand mérite est de fuir avec le bal ! et tout cela à l'ombre de ce protecteur, qui nous permet d'entendre tant de choses que vous ne pourriez écouter si vous ne découvriez. Qu'il délicieux souvenir vous reste après cette heure de folie ! et tu y renoncerais !...

—Pirai si peu, je ne suis pas intriguer.

—Qu'importe ! si tu fais que tu le sois, au bal pour l'oublier à ce mystère... et cela sans jamais, sans même s'en apercevoir. Mais je ne t'ai jamais vue si timide.

—Si tu fais tout te dire... c'est que mon mari s'y oppose... si pourtant je ne lui ai pas dit que c'était au bal de l'Opéra... ce serait bien plus encore.

—Et tu es sûr ?

—Que fuir ?

—Résister.

—Si tu n'as comme il est en colère.

—Folie ! l'empêtera tout cette nuit, et demain il aura tout oublié. Tu ne lui diras pas où te es allée.

—Mais s'il l'apprend...

—Et comment ? avec un masque, qui le reconnaîtra enfant... Ne suis-je pas d'ailleurs tout à l'échappé ? Je réponds de tout.

Et d'une main rapide, elle défaisait les rubans qui retenaient l'épave de chambre de Victorine. La jeune femme se défendait faiblement. Emma, tremblante, elle se laissa entraîner.

—Ah ! moins, Emma, laissez-moi appeler ma femme de chambre.

—C'est inutile, j'aurai fini plus tôt qu'elle. A continuer.

LE FANTASQUE.
 QUÉBEC, MÉCRÉDI, 19 AVRIL, 1872.
 P. K. K. K. K. K.
 REFLECTIONS (NOUVELLES) CANADIENNES.
 (Qui bien aime bien écrit).

La question du siège du gouvernement me paraît plus que jamais l'esprit public, c'est-à-dire les passions politiques de nos admirables frères de l'Union Canadienne. Il est impossible de donner une idée, même faible, de la fureur qui agite les cœurs qui s'agitent pour conserver la constitution. Les journaux parés par le *gouvernement* abandonnent la partie occidentale du Canada au verra sans peur des villages incendies, des hommes enrégimentés les dévoués à des écrivains savages et pillés, enfin c'est unanime pitié quoique broquée de faire entendre que messieurs les torques qui donnent à tous les diables une oyanté qui ne rapporte plus d'argent, sont bien décidés au moins s'ils se croient les plus forts, à se livrer à toutes les récriminations de la guerre civile. Nous voyons avec satisfaction une conversation rapportée par le *Courrier des États Unis* que sir Chs. Metcalf considère l'Union des Canadas comme une injustice. Tout politique consciencieux et libéral qui n'a pas point comme feu le Poulé et l'abbé qui n'a pas point attaché à cette mesure ne pourra manquer de convenir que l'Union du Canada avec le Haut peut obtenir l'anglification du premier et assurer que tous les deux la domination britannique est la plus folle chose qui se soit encore imaginée. A peine deux ans se sont-ils écoulés que l'anglification est en déroute et que messieurs les superloyaux menacent à tout propos d'appeler les américains. Il fut de toute nécessité profiter du séjour du gouvernement actuel pour agiter le rappel de l'union. Lorsque nous aurons obtenu cette simple justice nous pourrions regarder, les mains dans les poches, nos voisins, frères les bretons s'entre-tués à belles dents. Pour cela il faut que les Canadien orientaux s'orientent avec précaution, qu'ils s'insistent entre eux à tout prix et qu'on ne renâcle dans tous leurs faits et gestes qu'une action droite, constante, ferme, loyale et unanime. Pensons-y tous.

Nous rappellerons à nos lecteurs que c'est ce soir qu'on a la fête donnée par l'Institut des Arts-ans dont nous avons parlé il y a quelques temps. Le programme qu'on nous a communiqué promet de l'instruction et de l'agrément à la fois. Les amusements utiles sont si rares à Québec que chacun doit faire un effort pour ceux qui ont eu l'idée d'en risquer. Puisse l'ami point à se repentir de leur zèle mais qui soient un contraire indults par les succès à renouveau solennité qui ne peut avoir que de bons résultats. Nous sommes arrivés à une époque où l'industrie indigène doit à tout prix se couvrir une protection toute particulière parce qu'elle seule dépend le bonheur matériel du pays. C'est aujourd'hui surtout que l'éducation entre nous ne doit avoir pour objet que la supériorité intellectuelle, la perfection industrielle et avec elles sans nul doute la satisfaction morale.

O inconséquence humaine ! L'homme n'est jamais content, et la femme encore moins. Il nous souvient que l'autrefois d'ancien, chacun d'eux s'occupait après le mariage à son plaisir, l'un de ce que le vieux hère semblait plus agréable, métier de blanchisseur ; on s'entendait que murmures de la part de ceux qui ont ou qui ont peut de l'ingéniosité ; et leur tardant d'aller pendant leurs fourures pittoresques, et chaudes, de faire entendre le gai tintement des grelots, songent pour que les légers loceux qui rejoignent tant l'opulent et l'ouï semblent aux malheureux les laines des ongles qui compensent à leur misère ne pouvant la détourner. A peine cette infortunée épouse n'a-t-elle séjourné deux tiers de l'année parmi nous qu'elle s'occupe à jouissances de la vie présente du nouveau

et brément pour, le printemps, pour les fleurs, pour les jours voluptueux et chauds. Et il en est ainsi de toutes choses, hélas ! Neige, fleurs, choux, pains, rubans, chapeaux, femmes, bottes, cannes, ministres et parolons, on vous appelle, on vous désire, pag' de l'honneur sans vous ; mais à peine vous possédez-on qu'on songe à vous remplaceant.

Correspondance.

M. de L. Pindare.

Permettez-moi de vous adresser le récit de mes aventures, en commençant mon histoire par les mêmes expressions dont se servit jadis un historien moderne du Canada.

Par une belle journée du mois de Février, les temps était un peu paisible et les écrivains désolés. Le cœur de l'indigent devant se faire la tendresse à la patrie et à la victoire de la mort. C'était vers ces heures du soir, j'étais à mon modeste manoir lorsque je vis venir un beau cheval ; le beau cheval trinité un beau harid ; la belle écurie portait deux beaux capots de beaux d'ottes et les belles peaux d'ours contenaient deux beaux messieurs que je pris tout d'un coup pour deux apprentis de docteurs qui venaient faire par chez nous quelque superbe capture à leur façon. Mais non pas ; je vis bien vite que je me trompais et que ces messieurs ne cherchaient pas des débris puisqu'ils s'arrêtaient en vis à vis de moi et l'plus vieux s'adressant à ma personne me dit : Mon onsi j'osomes bien fatigué et notre cheval de même, et je voudrais courcher nous et notre cheval si je pouvais trouver quelque homme honnête, fidèle et à la voir de par bien loin, j'aimerais d'avancer qu'allons défendre les choses d'habitués qui en ont... à ce mot d'avocat j'éto poliment un tuque et je leus j'is : Messieurs, si vous aviez quelque intention à l'égard de venir loger par chez nous, je ferais tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous recevoir ; ma femme aura soin de vous et moi je me charge d'votre cheval.

Alors celui qui m'avait parlé le premier se mit à regarder le petit regard qu'était à côté de lui. Celui-ci lui répondit que par une permission de tête inconnue. Alors lui, prenant son parti de lui-même, me fit un compliment suivant son ordinaire et m'adressa : messieurs, vous êtes bien bien. J'accepte votre offre. Comme il finissait ces mots j'étais à la bride de son cheval et j'éto mets dans ma monture qui même tout droit à ma maison et je j'ai, mes promesses. Il me de le servir tout tout ce que les rangs respectifs d'arcevis et de cheval et je me dis en moi-même : C'est pour le coup qu'il faut en apprendre des nouvelles de la ville, car on dit que n'y a pas de métier qu'on la langue mieux perdu que ces perdards là. J'allons les faire jager sans qu'y s'en doutent et j'ais sur moi une femme va m'envoyer chercher l'ami de l'écrite, qu'en a par exemple du génie et du grand esprit, autant dans son petit doigt que moi dans un plus grosse oreille.

Enfin nous vîn arrivés choux nous j'éto entrer les deux messieurs dans notre plus belle chambre et l'autre cheval je vas le mettre dans la plus belle écurie de l'étable, entre le vache et le cochon qui leur feront comme de juste toutes les civilités et toutes les honneurs qu'on se doit entre bêtes pour les voyageurs. Ah ça c'est bien fait m'occuper des maîtres. Si ma femme était un homme elle entendrait les affaires de politique et de même de politique bien mieux que moi, car quand l'ami de l'écrite vient le soir les la gâchette, le lendemain elle peut me redire et me raconter tout ce qui y a dessus, en de dans et en dehors : faut les entendre j'iser ensemble et discuter les choses de pointe en pointe, d'épingle en aiguille ; faut la voir d'écarter et lui donner du fil à retordre ; elle peut jager jager, tant et tant qu'il fin j'indurons, parce que c'est trop incompréhensible pour que je me fourne dans la tête tout ce qui lui passe par la langue. La drôlesse a de l'esprit comme un diable, aussi à côté d'elle je reste tout bête et j'ai honte de moi-même et j'ai d'envies de me mettre à l'école du maître d'école pour tâcher d'attrapper un peu de c'te fine éducation.